Bulletin de la
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL
Printemps 2015 – Vol. 10, no 1 – www.histoireplateau.org

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE SHP

Mercredi 29 avril 2015

(voir p. 2)

Femmes du Plateau


Robertine Barry 1863-1910


Gaëtane de Montreuil 1867-1951


Marie Lacoste Gérin-Lajoie 1867-1945


Éva Circé-Côté 1871-1949


Idola St-Jean 1880-1945


Madame Jean-Louis Audet 1889-1970


Marie Gérin-Lajoie 1890-1971


Thérèse Casgrain 1896-1981


Dolorès Riopel 1923-2015


Ludmilla Chiriaeff 1924-1996


Annette Nolin 1924-1993


Maureen Forrester 1930-2010

MERCI DOLORÈS RIOPEL (1923-2015)



Chère sœur Dolorès,

Aujourd'hui, 2 février 2015, les membres de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal ont le cœur lourd suite à votre départ. Votre présence parmi nous au conseil d'administration de la société pendant les premières années de son existence nous a largement inspirés. Nous avions une passion commune pour l'histoire et la cueillette de témoignages. Mais surtout, nous étions fiers de côtoyer une femme de l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil vouée à l'action sociale.

Marie Gérin-Lajoie avait raison quand elle vous a dit lors de votre entrée en communauté en 1951 : « Vous en ferez des choses ». Le 15 décembre 2013, en pleine tempête, j'ai eu l'immense privilège de présenter votre biographie à votre communauté et vos amis.

Ce privilège, c'est d'avoir pu vous écouter me raconter votre vie, vous qui avez fondé ou été impliquée dans tant d'œuvres sociales, dont Tel-Aide et Famille Nouvelle. Votre engagement auprès des femmes vous a déjà valu le titre de Femme de l'année en 1992, décerné par le Salon de la Femme. Votre passage parmi nous est gravé dans nos mémoires. Reposez en paix, chère Dolorès.

Richard Ouellet

Président de la Société d'histoire
du Plateau-Mont-Royal

ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU : LE MERCREDI 29 AVRIL 2015

L'ASSEMBLÉE annuelle et l'élection des membres du CA de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal aura lieu le mercredi 29 avril 2015 à 19 h à la Salle Hilda-Ramacière du Centre des services communautaires du Monastère, 4450, rue Saint-Hubert. Tous les membres en règle sont cordialement invités. Info : 514 524-7201.

ELLE sera suivie d'une conférence, présentée par Gaétan Sauriol, sur l'histoire de l'église de l'Immaculée-Conception — située au cœur du Plateau à l'angle des rues Rachel et Papineau — dont la paroisse a été fondée en 1887. Monsieur Sauriol est l'auteur du cahier souvenir de l'église.

CONGRÈS HISTOIRE QUÉBEC 2015

LE CONGRÈS du 50e anniversaire de la Fédération Histoire Québec aura lieu les 15, 16 et 17 mai 2015 à Rivière-du-Loup. Le président de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal, M. Richard Ouellet, récipiendaire 2014 du Prix Honorius-Provost pour le bénévolat, aura le privilège de participer au jury de sélection de l'édition 2015.

DU SANG NEUF À LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE :

LOUIS SENÉCAL, CONSEILLER EN INFORMATIQUE



LOUIS SENÉCAL, expert en informatique et membre de la Société d'histoire depuis deux ans, aura pour mission de consolider la gestion des informations de la Société. Il deviendra ainsi le partenaire de notre webmestre, Ange Pasquini, et le conseiller technique du Centre de documentation.

HUGUETTE LEGAULT, ARCHIVISTE



HUGUETTE LEGAUT, diplômée en science de l'information et formatrice en informatique, partagera son enthousiasme pour le traitement des archives au centre de documentation de la Société d'histoire. Beaucoup de défis l'attendent, notamment les fonds d'archives de famille.

LINDA VALLÉE, RESPONSABLE DES CONFÉRENCES



Linda Vallée, nouvelle bénévole au centre de documentation, sera responsable du secteur animation et conférence. Formée en sociologie, elle a oeuvré dans divers secteurs communautaires, auprès des CLSC et de la CEDEC.

Nous souhaitons la plus cordiale des bienvenues aux nouveaux collaborateurs.



Bulletin de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal

Printemps 2015 • Vol. 10, No 1

Rédacteur en chef : Richard Ouellet
Adjointe à la rédaction : Myriam Wojcik
Infographie : Jean-Luc Trudel
Révision : Kevin Cohalan, Nicole Lépine, Myriam Wojcik
Collaborateurs : Kevin Cohalan, Gabriel Deschambault, Sergine Desjardins, Nicolle Forget, Claude Gagnon, Nicole Lépine, Andrée Lévesque, Huguette Loubert, Richard Ouellet, Gaétan Sauriol, Myriam Wojcik.

Le bulletin est publié quatre fois par année, les 21 mars, 21 juin, 21 septembre et 21 décembre**.**

Imprimeur : Allô Copie, Montréal

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et Bibliothèque nationale du Canada

Nos coordonnées
Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal

Centre de services communautaires du Monastère
4450, rue Saint-Hubert, local 323
Montréal H2J 2W9
514 563-0623 • 514 524-7201 • www.histoireplateau.org
info@histoireplateau.org

Conseil d'administration : Richard Ouellet, président; Huguette Loubert, vice-présidente; Robert Thériault, secrétaire; Robert Ascah, trésorier; Kevin Cohalan, Gabriel Deschambault, Marie-Josée Hudon, Ange Pasquini et Marielle Signori, administrateurs.

Webmestre : Ange Pasquini

Chargée de communications : Myriam Wojcik

La SHP a été fondée le 8 janvier 2006 et est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec. Elle est un organisme de bienfaisance, numéro 85497 1561 RR0001.

FÉDÉRATION HISTOIRE QUÉBEC

Sommaire

ÉVÉNEMENTS / PROJETS 2

LES TROIS PIONNIÈRES DU DROIT DE VOTE DES FEMMES AU QUÉBEC 4
Marie-Josée Hudon

ÉDITORIAL 5
Richard Ouellet, Myriam Wojcik

LA MARCHE DES FEMMES VERS LE DROIT DE SUFFRAGE 6
Nicolle Forget

ROBERTINE BARRY, PREMIÈRE FEMME JOURNALISTE QUÉBÉCOISE 8
Sergine Desjardins

MME AUDET ET L'ÉCOLE DU BON PARLER 10
Gabriel Deschambault

LUDMILLA CHIRIAEFF, FONDATRICE DES GRANDS BALLETS CANADIENS 11
Nicole Lépine

GAËTANE DE MONTREUIL, FEMME DE LETTRES 12
Claude Gagnon

MAUREEN FORRESTER, FILLE DE LA RUE FABRE 13
Kevin Cohalan

ÉVA CIRCÉ-CÔTÉ : JOURNALISTE, BIBLIOTHÉCAIRE ... 14
Andrée Lévesque

ANNETTE, NOTRE HÉROÏNE « ORDINAIRE » 15
Gaétan Sauriol

CHRONIQUE / CENTRE DE DOCUMENTATION 16
Huguette Loubert

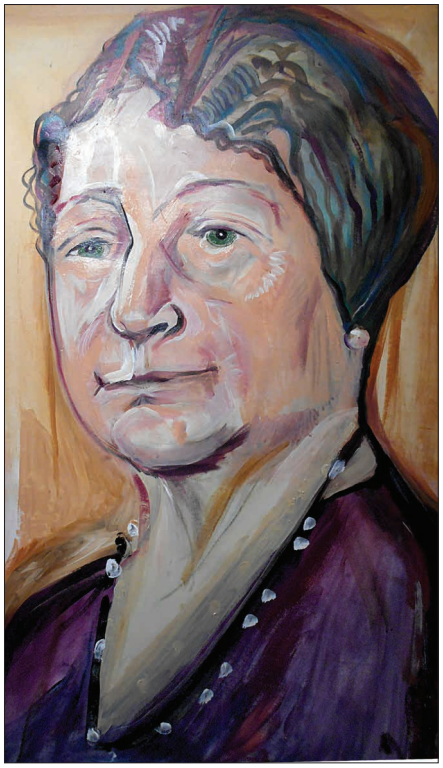
CHRONIQUE / LES RUES DU PLATEAU

FABRE, FRONTENAC, FULLUM 18
Claude Gagnon

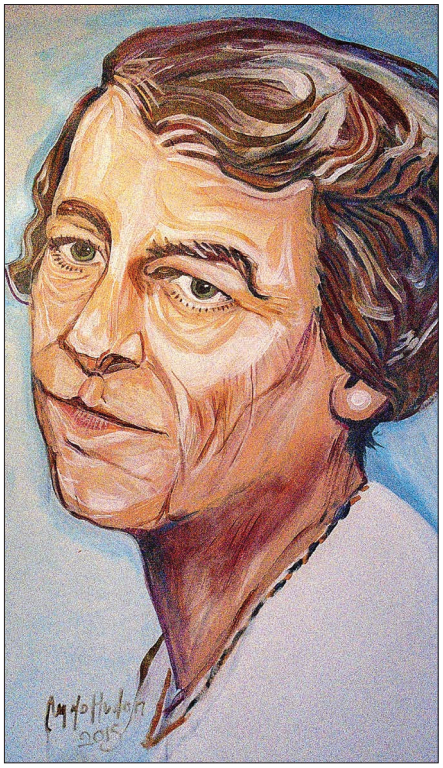
Musée des Grands Québécois
Une autre forme de mémoire

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

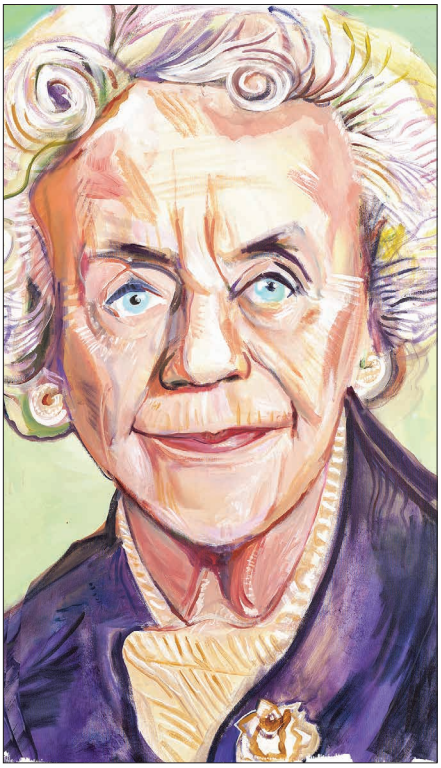
Merci aux pionnières du droit de vote!



Marie Lacoste Gérin-Lajoie
1867-1945



Idola Saint-Jean
1880-1945



Thérèse Casgrain
1896-1981

À l'occasion du 75e anniversaire du droit de vote des femmes au Québec, obtenu par législation le 25 avril 1940, la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal et le Musée des Grands Québécois s'associent afin de rendre hommage à trois pionnières, mesdames Marie Lacoste Gérin-Lajoie, Idola Saint-Jean et Thérèse Casgrain, qui ont longtemps œuvré dans le Plateau-Mont-Royal.

Les toiles sont une gracieuseté de Marie-Josée Hudon, artiste-peintre du Musée des Grands Québécois.

SCANDALE : FEMME À BICYCLETTE




Richard Ouellet
président SHP
Myriam Wojcik,
chargée de communications

Autres temps, autres mœurs. Elle se déplace à bicyclette dans les rues du Plateau : un scandale à l'époque. Pire ! Elle écrit des textes douteux dans les journaux sur le travail des enfants et le droit de vote des femmes, et revendique leur accès à l'université. Comble de la décadence, elle fréquente un poète, un certain Émile Nelligan, un peu névrosé pour son époque, qui a malheureusement été poussé vers l'asile. Elle s'appelle **Robertine Barry**.

Vous êtes prévenus, chers lecteurs, que ce bulletin présentant des portraits de femmes, regorge de « scandales ». Ainsi, lors de la campagne électorale de 1921, **Thérèse Casgrain** prend la parole en public pour remplacer son mari malade, candidat aux élections, un geste critiqué à l'époque. Même constat chez **Éva Circé-Côté.** Il était inapproprié à la vie en bonne société qu'une femme soit journaliste, poète, et même bibliothécaire à la Ville de Montréal.



Monument en hommage aux femmes en politique sur la colline parlementaire :
Thérèse Casgrain, Marie Lacoste Gérin-Lajoie et Idola St-Jean, trois suffragettes ayant longtemps œuvré dans le Plateau-Mont-Royal et revendiqué le droit de vote des femmes jusqu'à leur victoire le 25 avril 1940, ainsi que Marie-Claire Kirkland, première femme élue au Parlement du Québec. *Photo : Commission de la Capitale nationale*

75e anniversaire du droit de vote des femmes québécoises

Le 25 avril 2015, on soulignera les 75 ans du droit de vote des femmes au Québec. Trois suffragettes retiennent l'attention. Elles s'appellent **Idola St-Jean, Marie Lacoste Gérin-Lajoie** et **Thérèse Casgrain**, et ont longtemps œuvré dans le Plateau-Mont-Royal, notamment à la Fédération nationale Saint-Jean Baptiste. Nicolle Forget nous raconte cette grande marche des femmes vers le droit de suffrage, et cite Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, farouche adversaire du droit de vote des femmes, qui parlait de purin électoral. Ayoye ! Sergine Desjardins nous raconte, elle, la vie de **Robertine Barry**, première femme journaliste québécoise, et Claude Gagnon celle de **Gaëtane de Montreuil**, une autre journaliste malheureusement sombrée dans l'oubli.

Comment se fait-il que ces grandes femmes aient été biffées de notre histoire si longtemps, que des femmes comme Robertine Barry, première journaliste québécoise, n'ait même pas de plaque historique à sa mémoire ? Et l'avenir ne s'annonce guère prometteur quand on apprend que le « Prix du bénévolat Thérèse Casgrain » a été supprimé pour faire place au « Prix du premier ministre pour le bénévolat » ou que notre ex-ministre de l'Éducation, M. Yves Bolduc, a mis le couperet dans une partie du programme « Chapeau les Filles » visant à encourager les femmes dans des métiers non traditionnels.

Ce bulletin est dédié à toutes ces pionnières de l'histoire du Québec. Merci à vous d'avoir tracé la voie à toutes les générations de femmes qui ont suivi.

LA MARCHE DES FEMMES VERS LE DROIT DE SUFFRAGE



Nicolle Forget,
Biographe de
Thérèse Casgrain

Marie-Thérèse Forget naît à l'étage d'une imposante maison de pierres grises, donnant sur Sherbrooke, coin nord-est de Berri, le 10 juillet 1896, alors que Montréal étouffe sous la canicule et que tout un chacun cherche un peu de fraîcheur à l'heure de la brunante.

Cette maison, aujourd'hui disparue, abrita un temps le Club universitaire que certains d'entre vous ont peut-être déjà fréquenté. Dans son enfance, Thérèse a fait du bénévolat avec sa mère, Blanche MacDonald, à l'Institut des Sourdes-muettes, aujourd'hui l'Agence de la santé et des services sociaux de Montréal, coin nord-est de Saint-Denis et Cherrier.

Thérèse aurait voulu aller à l'Université mais son père, le courtier et banquier d'affaires Rodolphe Forget, n'en voyait pas l'utilité. Une femme de son rang devait plutôt apprendre à gérer la maison, i.e., tenir les comptes, embaucher et diriger les domestiques, apprendre à recevoir, épauler son mari et s'occuper d'œuvres pies tout en ayant des enfants.

Ce père, Thérèse lui ressemble : volontaire, prenant des risques, ne doutant jamais de rien, politicienne au franc-parler, elle n'accepte pas facilement qu'on la conteste. On ne lui fera jamais dire ce qu'elle ne veut pas dire. On ne la fera jamais taire, non plus. C'est un être fondamentalement libre et c'est peut-être ce qui a le plus dérangé. Parce qu'elle a dérangé et ses contemporains ont longtemps été fermés à ses idées, dont le droit de suffrage pour les femmes.



Thérèse Casgrain, le 8 avril 1939, devant l'objectif du célèbre photographe Yousuf Karsh *Fonds Thérèse-Casgrain, Bibliothèque et Archives Canada, PA-178193*

À 19 ans, Thérèse épouse l'avocat Pierre-François Casgrain qui se présente, l'année suivante, dans le comté de Charlevoix-Saguenay-Côte-Nord laissé vacant par Sir Rodolphe Forget. Elle l'accompagnera durant les campagnes électorales qui se succèdent jusqu'au tout début de la décennie 1940. Et c'est lors d'une de ces campagnes qu'elle intervient en lieu et place de son mari malade. Scandale! En 1921, les femmes ne prenaient pas la parole en public. Encore moins sur les « hustings », ce lieu de toutes les souillures. Henri Bourassa, dans le *Devoir*, parlait de « purin électoral ». Alors, une femme là, ça ne se faisait pas.

Mais pour Lady Drummond (Julia Parkers) et Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, Mme Pierre Casgrain (Marie-Thérèse Forget) apparaît une recrue intéressante pour l'organisation bilingue qu'elles sont à mettre sur pied. S'y ajouteront Carrie Mathilde Derrick, Grace Ritchie-England, Mme Walter Lyman (Ann Scriver), Mme John Scott et Idola St-Jean. Ce groupe sera connu sous le nom de **Comité provincial pour le suffrage féminin** (CPSF) /Provincial Franchise Committee.

À la **fondation,** le 16 janvier 1922, il est décidé que la présidence sera assumée conjointement par Marie Lacoste Gérin-Lajoie et Ann Scriver-Lyman; Thérèse sera vice-présidente. En 1929, elle convertira ce qui reste de ce groupe en **Ligue des droits de la femme**, Ligue qu'elle présidera jusqu'en 1941. Thérèse veut le droit de vote et d'éligibilité lors d'élections provinciales pas juste pour en avoir le droit mais, comme elle le dit, parce qu'« une classe non représentée devient forcément une classe négligée, pour ne pas dire méprisée ». Elle veut ces droits pour rendre la société meilleure. Mais il faudra du temps.

Le matin du 9 février 1922, malgré le froid mordant, soixante-quinze femmes attendent à la gare Windsor le train spécial qui les mènera à Québec où elles rejoindront quelque trois cents autres femmes venues d'un peu partout dans la province. Toutes ces femmes se rendent au Parlement pour la première présentation d'un « Bill » sur le suffrage féminin. Au fil des ans, on parlera du Bill des femmes. Les journalistes qui racontent l'événement, le lendemain, s'attardent à la description des dirigeantes du CPSF : leur allure



Thérèse Casgrain (au centre de la première rangée) en compagnie des membres du conseil de la Ligue pour les droits de la femme lors d'une réunion tenue en 1941 qui soulignait le premier anniversaire du droit de vote accordé aux femmes du Québec. *Photo de* La Presse

générale, leurs vêtements, les effluves qui se répandent sur leur passage dans les corridors. Ainsi un journaliste traite du chapeau avec profusion de plumes noires de Lady Drummond, de Mme Gérin-Lajoie habillée de sombre, des lunettes de Mlle Derrick, de Mlle St-Jean qui parle d'une voix posée mais sans pose, et un autre écrit de Thérèse qu'elle est svelte, élancée et qu'elle met une note de gaieté au milieu de cette assemblée où les cheveux gris dominent.

Le Premier ministre Taschereau recevra ces dames au Café du Parlement. Il les écoutera poliment mais, durant tout son règne, refusera d'accorder le droit de vote et d'éligibilité aux femmes d'ici. Pourtant, dès 1896, les femmes de la Nouvelle-Zélande votaient. En 1916, le Manitoba et la Saskatchewan accordent ce droit à leurs citoyennes. En 1917, la Colombie-Britannique fait de même. Et cette même année, le gouvernement fédéral l'accorde aux épouses, veuves, mères, sœurs, filles de ceux qui ont fait ou font partie de la force expéditionnaire (le Canada est en guerre!). L'année suivante, toutes les Canadiennes pourront voter au fédéral de même que les citoyennes de la Nouvelle-Écosse le pourront chez elles. Au Québec, il faudra attendre 1940.



Thérèse avec son mari et le PM Mackenzie King, vers 1925

Il faut se rappeler qu'à l'époque l'épiscopat québécois était contre cette mesure au provincial, ce qui amènera Marie Lacoste Gérin-Lajoie à laisser la coprésidence et à se retirer de toutes démarches concernant le droit de suffrage des femmes. Ce même épiscopat, toutefois, exhortait les femmes à user du droit de vote au fédéral avec la réserve qui sied à la femme chrétienne! Il a fallu beaucoup de courage et de persévérance à ces femmes pour pratiquement chaque année, à partir de 1922, organiser un « pèlerinage » à Québec, faire du lobby auprès des députés et certains curés et évêques, et amener des journalistes à faire la promotion de leur cause.

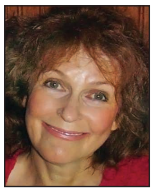
Ces femmes sont des pionnières à qui nous devons le droit de vote, certes, mais aussi l'accès à l'exercice des professions. À Thérèse, nous devons en outre — et entre autres — le droit pour les femmes mariées de garder leur salaire, la capacité juridique et le versement des allocations familiales fédérales aux mères de famille.



Nicolle Forget a fait du journalisme, de l'enseignement et pratiqué le droit, en plus d'être l'auteure de deux biographies consacrées à Ludmilla Chiriaeff et à Thérèse Casgrain. Elle est aussi membre fondateur de la Fédération des femmes du Québec.

Photo de la page couverture du livre © George Nakash, 1936. Fonds Thérèse-Casgrain, Bibliothèque et Archives Canada, PA-123482.

ROBERTINE BARRY : PREMIÈRE FEMME JOURNALISTE QUÉBÉCOISE



SERGINE DESJARDINS
BIOGRAPHE DE ROBERTINE BARRY

AU CIMETIÈRE Côte-des-Neiges où Robertine Barry aimait tant aller marcher ou pique-niquer, sa tombe non marquée est recouverte par les herbes. Aucune stèle où serait gravé son nom, aucune dalle, aucun monument ne perpétuant son souvenir, pas même une petite croix. Rien ! Rien n'indique que sous nos pieds git la dépouille d'une femme exceptionnelle qui a ouvert la voie à d'autres femmes et défendu leurs droits bec et ongles. Ce vide reflète l'oubli où elle a sombré. Très peu de gens savent tout ce qu'elle a accompli et défendu.

ROBERTINE est née le 26 février 1863 à l'Isle-Verte. Dès la fin de ses études chez les Ursulines de Québec, Robertine caresse le rêve de gagner sa vie en exerçant le métier de journaliste. Mais pénétrer cette chasse gardée masculine semblait irréalisable. Au Canada français, aucune femme ne gagnait sa vie de cette façon et, ailleurs dans le monde, les femmes journalistes étaient souvent jugées de mœurs légères. Sans compter qu'une bourgeoise qui travaillait était mal perçue : elle se rabaissait et déshonorait sa famille. Qu'importe ! C'est ce que veut faire Robertine.

SEUL un homme à l'esprit libre pouvait vouloir d'une femme dans son équipe de journalistes. Elle le rencontre en 1891 : c'est Honoré Beaugrand, directeur de *La Patrie*. Non seulement il engage Robertine, mais, loin de la confiner aux pages féminines comme le



Robertine Barry
Fonds Robertine Barry, Société historique de la Côte-Nord

seront pendant plusieurs années les femmes journalistes, il lui donne la responsabilité d'effectuer les mêmes tâches que ses collègues mâles. En plus d'écrire des articles, elle traduit des dépêches, rédige des faits divers et une chronique hebdomadaire qu'elle signe du pseudonyme Françoise.

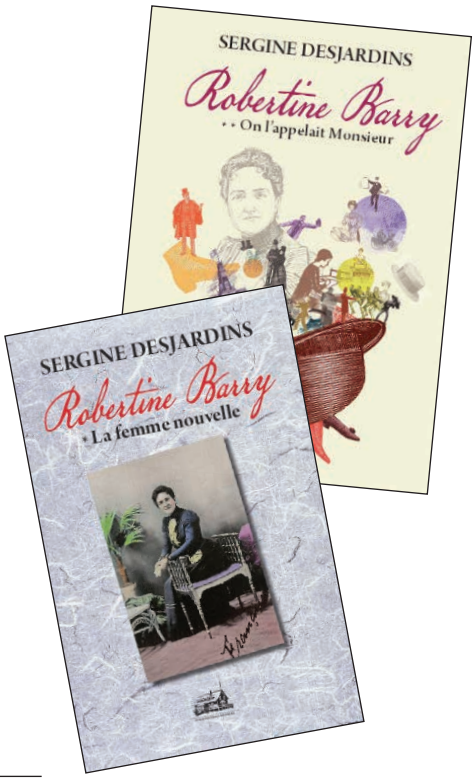
Dans ses « Chroniques du lundi » publiées en première page, elle revendique ce qu'aucune Canadienne française n'a réclamé publiquement jusque-là. Elle demande à cor et à cri le droit pour les femmes d'étudier à l'université et d'exercer les mêmes professions que les hommes, telles avocates ou médecins. Outre les droits des femmes qu'elle défend souvent, elle revendique l'ouverture d'une bibliothèque publique à Montréal, une éducation laïque accessible à tous, plus de justice sociale, une loi réglementant le travail des enfants et le droit de vote pour les femmes. Elle pose un geste patriotique en ramenant à Montréal la cloche de Louisbourg[1] qu'elle a trouvée chez un antiquaire d'Halifax. Frondeuse, elle ose contester la toute-puissance du clergé**.** À lire certaines de ses chroniques, on a le sentiment de l'accompagner tantôt à pied, tantôt en tramway ou, ô scandale, à bicyclette dans les rues de Montréal. Toutes les rues, pas seulement celles du Plateau qu'elle habitait et aimait, mais aussi celles où s'entassent les miséreux dont la vue lui crève le cœur. Pour le plaisir autant que pour son métier, elle transgresse d'autres interdits et voyage seule, ce qui à l'époque était jugé scandaleux pour une femme. C'est ainsi que ses nombreux lecteurs peuvent lire le récit de sa descente dans une mine du Cap Breton.

En 1895, lorsqu'elle publie *Fleurs champêtres,* on la compare à Sand et à Balzac. Une voix discordante se fait entendre : l'ultramontain Tardivel, éditeur de *La Vérité*, lui reproche de ne pas avoir parlé de religion dans son livre. Il est convaincu qu'elle subit la mauvaise influence des personnes avec qui elle travaille. Beaugrand entre autres, un franc-maçon qui, croit-on, tient des réunions sataniques, le soir, dans les locaux de *La Patrie.* On reproche d'ailleurs souvent à Robertine de fréquenter des gens peu recommandables. Salonnière, elle reçoit tous les jeudis les esprits libres et bohèmes. Parmi eux, les membres de l'École littéraire.

La vie libre qu'elle mène scandalise. Elle affirme haut et fort les joies du célibat. À une époque où l'on peut lire dans le grand dictionnaire universel que le célibat librement choisi est un symptôme du dérangement du cerveau, elle écrit plusieurs articles afin de briser les préjugés envers les « vieilles filles ». Qu'elle vante les joies du célibat ne signifie évidemment pas qu'elle haït les hommes. À la fin du 19e siècle, la rumeur court que Nelligan s'est amouraché d'elle, bien qu'elle soit de seize ans son aînée. Robertine accueille souvent chez elle le beau poète, rue Saint-Denis où elle habite avec sa famille. Elle lui prête magazines et livres français. Ils discutent de musique et poésie. Devant elle, Nelligan déclame ses poèmes. Elle l'écoute et le conseille. Dans des poèmes qu'il lui dédie, il semble lui crier tantôt son amour, tantôt sa colère d'avoir été éconduit. Elle juge sans doute ces poèmes compromettants puisqu'elle les cache longtemps dans ses tiroirs avant de les publier dans *Le Journal de Françoise,* un magazine qu'elle fonde et dirige de 1900 à 1909.

En 1907, Robertine est membre du conseil d'administration de la première association féministe canadienne française, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste. Elle ne s'y sent pas à l'aise, ses idées étant bien en avance sur celles des autres membres. Le malaise est tel entre Robertine et les dames patronnesses que Marie Gérin-Lajoie lui reproche de nuire à cette jeune fédération. En 1909, après le deuxième symposium, l'archevêque de Montréal et Marie Gérin-Lajoie décident de ne pas publier le texte de la conférence de Robertine dans les actes du Congrès. Ils ne sont pas les seuls à vouloir la museler. Sa vie et ses écrits dérangent tant d'esprits chagrins qu'elle reçoit des lettres remplies de hargne. Pour se moquer, certains la qualifient de bas-bleu ou l'appellent *Monsieur.*

Elle meurt en 1910. Elle n'a que 46 ans, mais sa vie a été fort remplie. Outre son travail de journaliste et ses multiples voyages, elle s'est impliquée dans différentes causes qui lui tenaient à cœur.



Sergine Desjardins, écrivaine et essayiste, est l'auteure en 2010 de la biographie en deux tomes *Robertine Barry. La femme nouvelle* et *Robertine Barry. On l'appelait Monsieur*, toujours disponible en librairie. Elle est lauréate du prix Jovette Bernier et du Prix littéraire international indépendant Marguerite Yourcenar 2013.

Note : 1 Cette cloche est exposée au château Ramezay.

L'ÉCOLE DU « BON PARLER » DE MADAME AUDET



Gabriel Deschambault, Membre du CA de la SHP

Est-ce que « l'école de Madame Audet » ça vous dit quelque chose? Cette école a vu défiler des centaines d'étudiants qui envahiront plus tard le monde de la radio, de la télévision naissante et de la scène québécoise.

Mais la consécration de cette femme est à un autre niveau. C'est l'amour fou de la langue française et du « bon parler » qui sera incarné dans la démarche de cette femme d'exception et qui aura une incidence véritable sur notre patrimoine culturel collectif.

Yvonne Duckett

Née en 1889, Yvonne Duckett vit sa vie adulte comme Madame Jean-Louis Audet, le nom de son mari. Enfant, elle s'intéresse au théâtre en organisant des spectacles avec les enfants du voisinage. Dans sa famille, les garçons fréquentent le cours classique et lorsque son père lui refuse la même éducation, elle se rebelle. Déterminée, elle apprend le latin toute seule, et aidera ses frères dans leurs difficultés d'apprentissage. Son père l'appuie maintenant dans ses efforts de formation en chant et en langue.

En 1912, elle se marie avec Jean-Louis Audet, qui installe son petit laboratoire de dentisterie dans la cuisine du logement familial. Sans cuisine, ils se retrouvent chaque soir Chez Lelarge, un restaurateur voisin, où ils côtoient plusieurs artistes montréalais et français. Pendant ce temps, Yvonne s'occupe de la formation des enfants au petit Conservatoire d'art dramatique fondé par Eugène Lassalle, un acteur français émigré au Québec.

En 1932, lorsque la famille est expulsée de son logement, Yvonne entreprend des démarches afin d'ouvrir une école privée, un rêve qu'elle caresse depuis qu'elle a étudié en langue à l'Université de Montréal. Ce n'est pas évident pour cette femme de « faire école » hors des sentiers religieux ou officiels.

Rue Saint-Hubert

C'est au 3959 Saint-Hubert qu'Yvonne trouve finalement l'endroit parfait pour loger sa famille et son projet d'école. Parmi les centaines d'élèves qui y sont passés, citons Olivette Thibault, Marjolaine Hébert, Gilles Pelletier, Yvette Brind'Amour, Monique Miller, Dominique Michel, Pierre Nadeau, le Frère Untel, Raymond Lévesque, Denise Bombardier, Geneviève Bujold, Robert Charlebois, André Brassard.

En 1937, en compagnie de ses deux fils, elle organise des spectacles au Gésu ou au Monument National pour mettre en vedette les enfants de son école. Ses objectifs? Améliorer le français oral au Québec, communiquer aux jeunes d'ici confiance et fierté, et leur inculquer le goût de l'action et de la création. C'est l'âge d'or de l'école.



Madame Audet participait activement, souvent avec ses élèves, à la radio montréalaise
Photo de 1942, BAnQ

Sa façon de faire ne vise pas à faire parler pointu. Elle demande à ses élèves de parler et de jouer « naturel ». Elle les aide à poser la voix, à trouver un rythme, un phrasé, une couleur qui leur soient propres.

Elle s'éteint en 1970, après une dernière année difficile, non sans avoir tenté de garder le cap jusqu'à la fin. Notre fierté à protéger notre langue au Québec lui est grandement redevable.



Les enfants à l'école de Mme Audet, 1946
Collection BAnQ

FONDATRICE DES GRANDS BALLETS CANADIENS (1924-1996)

LUDMILLA CHIRIAEFF, CETTE FEMME QUI ME FIT RÊVER!



Nicole Lépine
Membre de la SHP

Récemment, je me baladais avec ma nièce Laurence âgée de 10 ans dans les rues du Plateau. Devant l'École des Grands Ballets Canadiens, rue Rivard, elle s'est exclamée : « C'est eux qui font *Casse-Noisette*! » Cette simple phrase m'a fait plonger dans mes souvenirs et réanimer le rêve que je caressais, déjà enfant, de devenir danseuse…

Étant la seule fille d'une famille de six, ce rêve fut vite oublié, mes parents ne pouvant m'offrir une telle activité, mais j'imaginais la vie de cette grande dame… L'histoire de Ludmilla Chiriaeff, d'origine russe, née à Berlin en 1924, a fait l'objet de biographies qui amènent, pour certaines, un éclairage différent sur tout son parcours, comme on peut le lire dans celle de Nicolle Forget[1].

Madame Chiriaeff a bénéficié d'une formation de ballet russe et de danse moderne. Alors qu'elle vivait en Allemagne, elle joint la troupe de l'Opéra de Berlin et à partir de 1946 s'installe en Suisse romande et danse comme artiste soliste dans les théâtres de Genève et Lausanne. En 1952, afin d'offrir à sa famille de meilleures conditions de vie et de développer sa carrière, elle émigre au Canada et Montréal devient sa ville d'adoption.

La mise en valeur de la danse par la Société Radio-Canada, au début des années 50, permet à madame Chiriaeff, de présenter des chorégraphies du Ballet Chiriaeff, compagnie fondée pour répondre au besoin de la télévision. De plus, au début des années 70, elle contribue à l'implantation de programmes de danse de niveau collégial et primaire[2].



***Ludmilla Chiriaeff dans* Pierrot**
Fonds Tembeck, archives École supérieure de ballet du Québec



Madame Chiriaeff avec les ballerines
Photo : Ian Westbury



Devant les Grands Ballets Canadiens, 1972
Photo : Pierre Gaudard

Récipiendaire de plusieurs distinctions tout au long de sa carrière, Ludmilla Chiriaeff a dû se battre pour valoriser son art. Cette mère de famille, qui osait montrer ses jambes, geste jugé immoral à cette époque, a surmonté les critiques et les préjugés religieux.

Celle qu'on appelait Madame confie à Nicolle Forget : « J'ai compris qu'il faut continuer, qu'il faut se battre, que la vie est en avant, que la vie ne s'arrête jamais. Et je me suis juré que j'allais danser à nouveau et pour le reste de mes jours. Parce que la danse, c'est le mouvement et que le mouvement c'est le souffle qui me tient en vie. » Ce souffle, elle a su le transmettre à plusieurs générations de danseurs dont Annick Bissonnette, directrice artistique de l'École supérieure de la danse, laquelle a notamment été première danseuse des Grands Ballets Canadiens. Madame Chiriaeff ne fut jamais première danseuse en raison de sa grande taille, mais elle demeure pour nous une grande dame, celle qui me fit rêver.

Notes

1 Nicolle Forget, *Ludmilla Chiriaeff : danser pour ne pas mourir*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2006

2 Archives de Radio-Canada, Ludmilla Chiriaeff, mère de la danse au Québec, 8 février 1973

GAËTANE DE MONTREUIL : FEMME DE LETTRES ET FÉMINISTE AVANT LA LETTRE



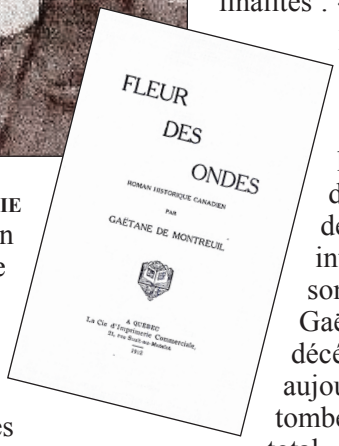
Claude Gagnon
Membre de la SHP

«**Gaétane de Montreuil,** conseillère, bibliothécaire, professeure, critique, éditrice, publicitaire », comme la présente Chantal Savoie, qui a étudié sa vie et son œuvre[1], fut aussi journaliste et auteure de la chronique « Pour vous Mesdames » à *La Presse* de 1899 à 1903. En 1913 elle lancera sous ce même titre son propre périodique. Femme de culture et femme d'action, avec sa collègue Éva Circé-Coté, elle fonde en 1908 le premier établissement d'enseignement supérieur laïc pour jeune filles.

Née Géorgina Bélanger en 1867, Gaëtane de Montreuil utilise, comme c'est la tendance chez nos écrivains de l'époque, plusieurs pseudonymes. En 1902, elle épouse le peintre et poète franc-maçon (Loge *Émancipation*) et buveur d'absinthe, Charles Gill. Ils habitent quelques temps sur la rue Chambord. Ensemble, ils auront deux fils, puis se séparent onze ans plus tard.

En 1912, l'écrivaine de la rue Chambord publie son roman historique *Fleur des ondes* qui connait un véritable succès. Dès le liminaire intitulé « Considérations Générales sur la Politique de Champlain », on entre en contact avec l'horizon proprement politique du récit fictif qui suit; l'horizon historique de son travail d'écriture y est omniprésent. Elle écrira une adaptation théâtrale l'année suivante en 1913.





Chantal Savoie souligne que « son activité de critique littéraire constitue (…) un cas unique, notamment parce qu'elle est l'une des rares femmes de lettres de son époque à revendiquer assez ouvertement ses ambitions littéraires (alors que les autres adoptent plus volontiers des positions modestes et jouent les apprenties ou les amatrices) »[2].

Dans ses chroniques intitulées « Petite correspondance », « On lui demande des suggestions de livres « recommandables »; on veut savoir si certains ouvrages ou certains auteurs sont à l'Index; on s'enquiert de l'endroit où se procurer divers imprimés; on sollicite son opinion sur la qualité d'une œuvre »[3]. À ce sujet Réginald Hamel, qui a rédigé sa thèse de doctorat sur notre écrivaine, note : « Gaétane de Montreuil répondait aux lettres reçues des abonnés du journal [*La Presse*], moyennant un petit cachet pour obtenir sa réponse. (…) Cette activité supplémentaire lui procurait chaque année un millier de dollars à ajouter à son traitement »[4]. Ce rôle de « conseillère littéraire » montre un ascendant culturel peu ordinaire pour une femme dans la société de l'époque.

On qualifie souvent Gaëtane de Montreuil de « féministe de la première heure ». À ce titre, Chantal Savoie en formule ses principales finalités : « On note, certes, un parti pris clairement énoncé en faveur de l'accès des femmes à la culture, à la lecture et même à l'écriture chez Gaétane de Montreuil »[5]. Femme de lettres exceptionnelle, intervenante féministe dans son milieu socio-culturel, Gaëtane de Montreuil, décédée en 1951, est aujourd'hui bien tristement tombée dans l'oubli presque total et son roman n'a connu aucune réédition depuis 1924… Heureusement, notre technologie actuelle nous permet de le lire intégralement en ligne[6].

Notes

1 Chantal Savoie, « Gaëtane de Montreuil » dans *Analyses*, vol. 3, no 2, printemps-été 2008
2 *Idem*
3 *Idem*
4 Hamel, Réginald, *Gaëtane de Montreuil, sa vie, son œuvre*, thèse de doctorat, Études françaises, U. de Montréal, 1971
5 Chantal Savoie, *op. cit.*
6 https://archive.org/details/cihm_990949

MAUREEN FORRESTER, FILLE DE LA RUE FABRE



KEVIN COHALAN
MEMBRE DU CA DE LA SHP





UNE PLAQUE modeste identifie le 5½ du rez-de-chaussée au 5334, rue Fabre, entre Laurier et Saint-Grégoire, où l'une des plus grandes contraltos de l'histoire, Maureen Forrester (1930-2010) — dernière de quatre enfants —, passe les vingt-et-une premières années de sa vie. *Il n'y avait,* dit-elle, *en tout et pour tout, qu'une demi-douzaine de familles anglophones dans le pâté de maisons… tous se côtoyaient — aussi bien francophones et anglophones que catholiques et protestants… Enfants, nous parlions le français de la rue, et quand on me demande aujourd'hui au Conseil des Arts de prononcer un discours dans les deux langues, je dis toujours que le vocabulaire qu'on me met dans la bouche n'a rien en commun avec celui que j'ai appris rue Fabre.*



LA FAMILLE fréquente l'église Fairmount-Taylor Presbyterian, angle Masson et Cartier, *…où [ma mère] a passé tant d'heures de sa vie et dont elle m'a forcé de rallier le chœur dès que je pus ouvrir la bouche.* L'église construite en 1922 est toujours là, devenue la cathédrale orthodoxe roumaine de Saint-Jean-Baptiste. (L'œuvre de Fairmount-Taylor est perpétuée de nos jours par l'église anglophone Maisonneuve Presbyterian, angle Letourneux et Adam, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.)

***J'AI LAISSÉ** l'école à treize ans et pourtant je chante en vingt-six langues et j'en parle quatre.* L'école William Dawson, 4835, avenue Christophe-Colomb (angle sud-est du boulevard Saint-Joseph), était à huit coins de rue de chez elle. Construit en 1910 comme école protestante, l'édifice passe en 1951 à la Commission des écoles catholiques pour devenir l'école secondaire anglophone Cardinal Newman. Il abrite aujourd'hui le programme Formation Experts de la Commission scolaire de Montréal.



MAUREEN FORRESTER a quinze ans quand sa voix commence à devenir plus grave. Elle suit des cours de chant et participe aux chœurs des églises protestantes du centre-ville. Sa voix et ses talents extraordinaires — *un don du ciel,* elle dit — sont rapidement reconnus par ses maîtres et par les critiques. À l'âge de vingt-et-un ans elle quitte la maison familiale pour un appartement rue Stanley, et fait bientôt un récital comme soliste au YWCA, rue Dorchester (aujourd'hui René-Lévesque). Le philanthrope J.W. McConnell, fondateur et propriétaire du *Montreal Star*, conseillé par son critique de musique Eric McLean, devient pendant trois ans son mécène secret. Enfin, une autre institution, aujourd'hui du Plateau, les Jeunesses musicales du Canada — à l'époque logées dans la salle du Gesù, rue Bleury, et depuis 1984 sur l'avenue Mont-Royal, angle Henri-Julien — joue un rôle décisif dans sa carrière. *Après mes débuts en récital au YWCA, un autre mentor vint à ma rescousse : Gilles Lefebvre, créateur des Jeunesses musicales du Canada… Dans la vie, il s'était donné pour mission de lancer des carrières… Gilles a fait de moi une professionnelle.*



***Citations** du récit autobiographique* Au-delà du personnage *par Maureen Forrester, Éditions Libre Expression, 1989. Remerciements à Danièle LeBlanc et Judith Pelletier des Jeunesses musicales du Canada et au révérend Richard Bonetto de l'Église Presbytérienne St-Luc pour leur aimable collaboration, et à mon épouse Suzanne Perron pour le repérage des sites. Photos de l'auteur.*

ÉVA CIRCÉ-CÔTÉ : CITOYENNE DU PLATEAU



Andrée Lévesque,
historienne
Biographe d'Éva
Circé-Côté



Entre **1910** et 1912, presque tous les jours on peut voir une jeune femme se rendre à son travail de chez elle au Carré Saint-Louis, descendre la rue Saint-Denis, tourner à l'ouest sur la rue Sherbrooke, marcher vers le sud sur la rue Saint-Laurent pour descendre jusqu'au Monument national où se trouvait son bureau à la bibliothèque technique, la première bibliothèque publique de la Ville de Montréal.

En ces années d'avant la Guerre de 1914, Éva Circé est une personnalité connue dans le milieu des lettres de Montréal, celle qu'on salue sur la rue en lui disant « Bonjour Colombine », car c'est sous ce pseudonyme qu'elle signe ses poèmes, ses pièces de théâtre et ses chroniques dans les journaux. En 1903, la Ville de Montréal l'a nommée première bibliothécaire de sa nouvelle bibliothèque et depuis elle poursuit son travail d'écrivaine et celui de bibliothécaire. La même année, elle publie un recueil de poèmes et de textes *Bleu, Blanc, Rouge,* et fait jouer sa pièce *Hindelang et Delorimier*.



Éva Circé n'est toutefois pas née sur le Plateau mais plutôt dans la paroisse Notre-Dame, où son père était tailleur et marchand d'habits, pour ensuite passer sa jeunesse dans la paroisse Sainte-Cunégonde. Elle habite toujours chez ses parents quand ceux-ci emménagent au 235 rue Sherbrooke Est entre les rues Saint-Timothée et Saint-André. Il s'agit d'un quartier bourgeois et leurs voisins sont des architectes, des avocats et monsieur Granger qui a fondé la librairie Granger et Frères. En 1902, les Circé déménagent au 462 Rachel, près de la rue De Bullion.

En 1905, le curé Magloire Auclair, de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, bénit le mariage d'Éva et de Pierre-Salomon Côté, médecin, spécialiste en maladies nerveuses et qu'on appellera le médecin des pauvres. Le couple s'installe sur la rue Laval où il tient son cabinet de « spécialiste en maladies nerveuses » jusqu'à ce qu'il se déplace sur la rue Saint-Denis.

Pierre-Salomon et Éva fréquentent des gens aux idées avancées, libres penseurs et même francs-maçons, sans qu'en souffre leur amitié avec le curé Auclair, un homme dont les idées sociales s'accordent avec celles du couple. Quand Pierre-Salomon décède de tuberculose en 1909, Éva Circé-Côté et sa petite fille quittent leur résidence de la rue Saint-Denis pour le Carré Saint-Louis. Il est malheureux que ce soit une des seules maisons du Square qui n'a pas subsisté jusqu'au XXIe siècle. Éva Circé-Côté bougera beaucoup dans son quartier : du Carré Saint-Louis à la rue Hôtel-de-Ville, à la rue Sherbrooke jusqu'à la rue Plessis, elle n'est jamais loin de son travail.

Éva Circé-Côté poursuivra une longue carrière dans le journalisme; c'est une des femmes de lettres exceptionnelles de Montréal.

Andrée Lévesque, enseignante universitaire et historienne spécialiste du Québec au 20e siècle, de l'histoire de la gauche et des femmes, est l'auteure de la biographie *Éva Circé-Côté, libre penseuse, 1871-1949* (Éditions du remue-ménage, 2010). La biographie d'Éva Circé-Côté s'inscrit dans sa recherche de la résistance à l'ordre établi.

ANNETTE NOLIN, NOTRE HÉROÏNE « ORDINAIRE »



Gaétan Sauriol,
Membre de la SHP

En 1942, nous sommes au cœur de la guerre. Les hommes sont partis en Europe rejoindre le front; mais un autre front se déroule ici et cette fois, ce sont les femmes du pays qui sont mises à profit pour l'effort de guerre. Elles font rouler les diverses usines d'armement ou d'équipement militaire. Le travail est harassant et les conditions difficiles.



Annette Nolin *Archives familiales*

Annette Nolin (1924-1993)**,** notre héroïne « ordinaire », comme plusieurs autres femmes du quartier, quitte chaque jour le logis familial de la rue Gauthier afin de prendre le tramway sur l'avenue du Mont-Royal pour se rendre à l'avenue du Parc. Le reste du trajet tient de l'épopée. On chemine par Côte-Sainte-Catherine, Queen Mary jusqu'à Décarie, ensuite par Grenet jusqu'à Henri-Bourassa, à la gare Val-Royal de Cartierville. De là, un autobus de la compagnie Noorduyn Aircraft Limited amène les ouvrières jusqu'à l'usine qui deviendra plus tard Canadair et ensuite Bombardier. Un trajet de plus d'une heure, souvent debout, car cette ligne a vu ses wagons modifiés en y retirant plusieurs sièges, afin de déplacer le plus de travailleurs possible.



Le Noorduyn Norseman *Musée de l'aviation, Ottawa*

Annette « gagne sa guerre » en répétant inlassablement ce trajet et aussi en faisant soigneusement les soudures des instruments du tableau de bord des appareils Noorduyn Norseman, un avion servant à l'entraînement et au ravitaillement.

Après la guerre, Annette s'occupe maintenant de sa jeune famille. Ses enfants fréquentant les terrains de jeux du parc La Fontaine, ils se retrouvent donc associés aux efforts des Jésuites et du père Marcel de La Sablonnière, qui tentent d'instaurer des sports d'équipe au parc. Comme elle est bonne couturière, on lui demande de confectionner des costumes pour les équipes de baseball du Centre Immaculée-Conception. Elle s'exécute à l'aide de poches de sucre qui sont blanchies et qui ont la qualité d'être assez résistantes.



Le père Marcel de La Sablonnière et une des équipes de baseball du parc La Fontaine

La collaboration d'Annette avec le père Marcel de La Sablonnière a duré plusieurs années, tant et si bien que je l'appelais familièrement mon oncle Marcel. Comme nous étions parmi les premiers à avoir un téléviseur sur notre rue, il venait les samedis partager un repas et écouter la soirée du hockey en famille.

Voilà comment, dans les années 1940, 1950, et même 1960, les femmes jouaient un rôle très actif dans la vie du quartier. Effort de guerre, bénévolat, vie de famille heureuse, Annette a tout fait cela. Comme bien d'autres femmes et mères de cette époque, elle était à sa façon une vraie héroïne. Elle était une bonne personne, avec beaucoup de mérite, et c'était ma mère. Je suis bien content de vous en avoir parlé. Elle s'est éteinte à l'âge de 68 ans. Elle a vécu sans tambour ni trompette, mais elle a, à sa manière, contribué à forger l'âme du Plateau.

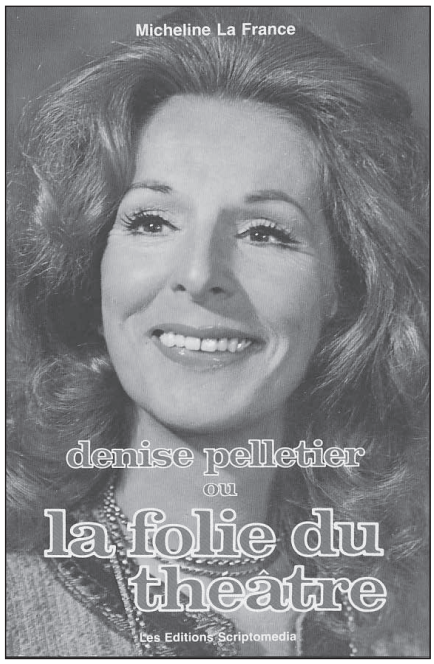
ELLES AUSSI ONT ARPENTÉ LES RUES DU PLATEAU...



Huguette Loubert

Vice-présidente du CA et directrice du Centre de documentation

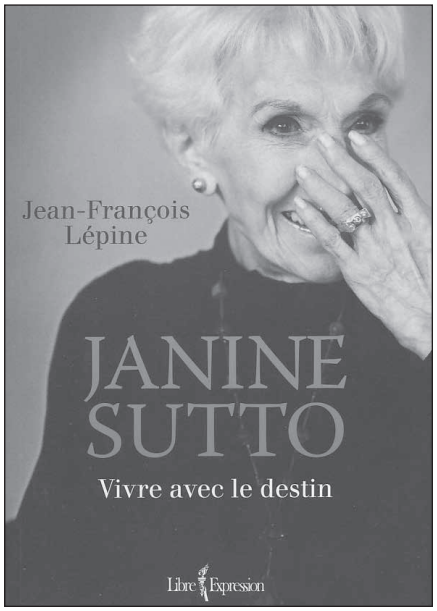
Au fil de la lecture de ce bulletin, nous avons vu défiler des femmes admirables reliées à l'histoire du Plateau. De nombreuses autres auraient pu être citées, car elles sont bien présentes dans plusieurs ouvrages que l'on trouve au Centre.



Dans le domaine artistique, on se souviendra de la grande comédienne **Denise Pelletier** (1923-1976), sœur de Gilles. Quand elle a sept ans, ses parents s'installent au 3683, rue Saint-Hubert. Elle fréquente ensuite l'école Cherrier, le pensionnat Saint-Louis de Gonzague, rue Sherbrooke, et l'académie Saint-Urbain, tout comme Jeannine Sutto. Elle fera ses premiers pas au théâtre avec son frère à l'école Notre-Dame du Saint-Sacrement, l'ancien pensionnat Saint-Basile, devenu depuis la Maison de la culture.

Une autre grande comédienne, **Jeannine Sutto** (1921-) a vécu sur le Plateau jusqu'à son mariage. La fillette arrivée de France avec ses parents a habité au Carré Saint-Louis, aux rues Christophe-Colomb, de La Roche et Rachel ainsi que sur l'avenue du Parc-La Fontaine. Elle a fréquenté les écoles du quartier ainsi que la bibliothèque. Sa famille est amie avec la famille Riddez qui compte neuf enfants, et habite rue Saint-Denis près de l'avenue des Pins. **Mia Riddez** (1914-1995), comédienne et scénariste dont on se souvient particulièrement pour l'écriture du feuilleton *Rue des Pignons,* y collabore d'abord avec son mari, mais l'assume seule ensuite pendant près d'une décennie; sa sœur **Sita Riddez** (1916-2002), comédienne, a connu une longue carrière de professeur au Conservatoire d'art dramatique. Une autre amie, **Marjolaine Hébert** (1926-2014), rencontrée à l'école Cherrier, est aussi une comédienne bien connue, qu'elle fréquentera toute sa vie...

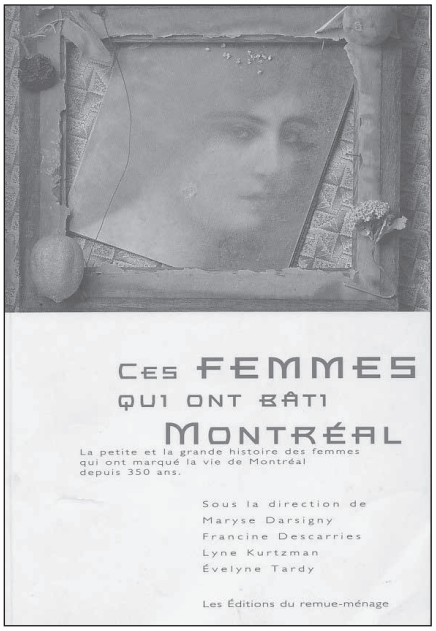
D'autres sont plus discrètes comme **Cora Élie-Lepage** (1895-1999), fille des fondateurs du Collège Commercial Élie. Diplômée du Conservatoire Lasalle et de la faculté des arts de l'Université Montréal, elle a développé des méthodes novatrices d'enseignement au primaire pendant des décennies à son



École du Doux Parler, qui occupe le rez-de-chaussée de sa maison au Carré Saint-Louis. Au programme elle ajoute diction, chant, danse et piano de 1932 à 1967. Elle est à la tête d'une dynastie de comédiennes dont font partie **Monique Lepage** et **Anne Létourneau**.

Pendant plusieurs décennies, **Yvette Brind'Amour** (1918-1992) sera bien présente sur le Plateau avec **Mercédès Palomino** (1913-2006), elles qui ont fondé en 1948 le Théâtre du Rideau Vert, l'ancien Stella de la rue Saint-Denis, près de Gilford.

La grande syndicaliste **Madeleine Parent** (1918-2012) est née en face du Parc La Fontaine, d'où elle marchait jusqu'à l'Université McGill alors qu'elle était étudiante. Les politiciennes **Solange Chaput-Rolland** (1919-2001) et **Thérèse Forget-Casgrain** (1896-1981) ont grandi respectivement au 3512 Durocher et au 329, rue Sherbrooke,



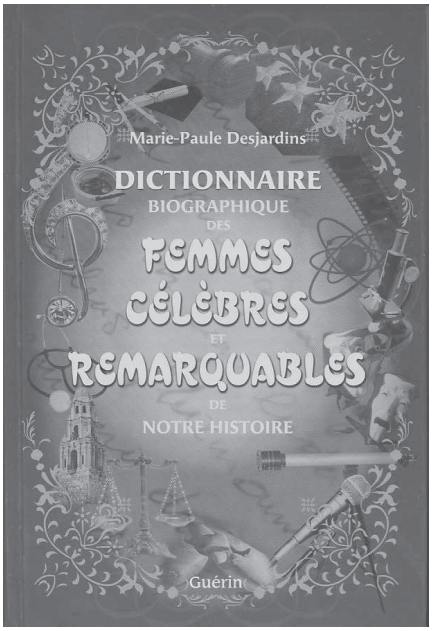
coin Berri; sans oublier **Idola Saint-Jean** (1880-1945), qui a tant lutté pour le vote des femmes et qui a vécu rue Saint-Hubert. Elle était amie de Nelligan, qu'elle avait connu pendant les vacances d'été à Cacouna.

Saluons les communautés de religieuses enseignantes ou soignantes qui, sous des noms d'emprunt, ont tant œuvré à l'enseignement, aux soins hospitaliers et auprès des démunis : les Sœurs Hospitalières, les Sœurs du Bon-Pasteur, les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et Marie, les Dames de la Congrégation, la Communauté des Sœurs de Sainte-Croix, l'Institut du Bon-Conseil qui ont travaillé sans répit pendant des décennies sur le Plateau quand l'État mettait entre leurs mains l'enseignement et les services sociaux.

Parmi elles, on peut nommer l'admirable **Émilie Tavernier-Gamelin** (1800-1851), fondatrice des Sœurs de la Providence, née sur le territoire du Plateau sur une ferme louée aux Hospitalières près de l'avenue du Mont-Royal et de l'avenue du Parc, et Sœur **Albine Gadbois** (1830-1874), fondatrice et première supérieure de l'Institution des Sourdes-Muettes, rue Saint-Denis. Elle n'hésita pas à aller étudier aux États-Unis et en Europe les techniques d'enseignement aux malentendants. Trois de ses propres sœurs lui ont succédé comme supérieures de l'institution.

On trouve aussi de grandes innovatrices comme **Marie-Anastasie** (1909-1989), religieuse de Sainte-Croix, qui a fait sa marque comme peintre multidisciplinaire et enseignante. Son atelier se trouvait rue Saint-Denis. Et **Marielle Fleury** (1929-) en haute-couture, dont la première boutique-atelier était située aussi rue Saint-Denis, en face du Carré Saint-Louis. Elle a créé ses modèles à partir de tissus et d'accessoires confectionnés par des artisans d'ici au début des années 60.

L'éventail des femmes illustres du Plateau est bien plus grand, mais il faudrait plusieurs pages pour les saluer toutes...



Bibliographie : Collectif, *Ces femmes qui ont fait Montréal,* Éditions du remue-ménage, 1994 / Collectif, *Institut de la Providence*, 1940 / Denise Robillard, *Émilie Tavernier-Gamelin*, Éditions du Méridien, 1988 / Gérard Baril, *Dicomode. Dictionnaire de la mode au Québec de 1900 à nos jours*, Fides, 2004 / Jean-François Lépine, *Jeannine Sutto. Vivre avec le destin*, Libre Expression, 2010 / Micheline La France, *Denise Pelletier ou la folie du théâtre*, Éditions Scriptomedia, 1979

DEVENEZ MEMBRE POUR L'ANNÉE 2015

Devenez membre de la SHP pour 15 $ pour la période du 1er janvier au 31 décembre 2015. Vous recevrez notre bulletin gratuitement, en plus d'avoir la chance d'assister à nos activités et conférences. Remplissez le formulaire ci-dessous et faites-le parvenir avec votre paiement à l'adresse suivante :

Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal
4450, rue Saint-Hubert, local 323, Montréal H2J 2W9

Nom : _____

Adresse : _____

_____

Ville : _____

Code postal : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

Date : _____

Les rues du Plateau évoquées par les romanciers et les poètes montréalais

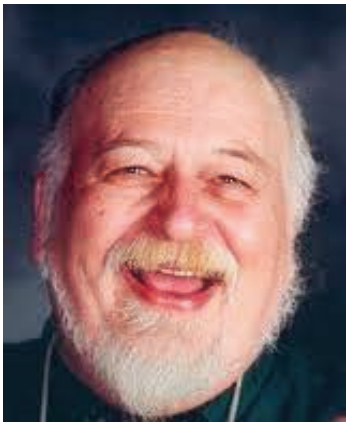


Claude Gagnon, Membre de la SHP

La présente chronique utilise les index des ouvrages de Monique Larue* — Promenades littéraires dans Montréal*, Québec-Amérique, 1989 — et de Claude Beausoleil* — Montréal est une ville de poèmes, vous savez*, L'Hexagone, 1991 — ainsi que le tableau toponymique des rues du Plateau offert sur le site www.histoireplateau.org.

F - Rue Fabre (2) :

Mis à part Michel Tremblay (cf. numéro précédent), la rue Fabre est aussi le centre d'un autre univers, celui de **Jean-Claude Germain** qui publie en 2007 son recueil de récits consacré à « sa rue » *Rue Fabre, centre de l'univers* qui lui sert de vecteur pour visiter, en compagnie de son père « vendeur de friandises et de cigarettes », les différents quartiers de Montréal dans toutes les directions.



Jean-Claude Germain

Rue Fabre (3) :

Dans un poème de 1988 consacré aux « Ciels du Plateau », la poétesse et romancière **Élise Turcotte** considère elle aussi la dite rue comme un centre géodésique : « Tout près de la rue Fabre, il y a tout ce qu'on aime (…) les façades. Maisons de briques rouges, tulipes dans les parterres… ».



Élise Turcotte

Rue Frontenac :

Le poème bien connu *La chienne de l'hôtel Tropicana* (1977) de **Josée Yvon** parle d'une « Ginette de la rue Frontenac (qui) léchait les miroirs ».



Josée Yvon



Robert Élie

Rue Fullum (1) :

En 1950, le romancier **Robert Élie** décrit, dans *La Fin des songes* (p. 110), une rue Fullum à l'image de la pauvreté d'alors : « Il dut conduire avec prudence jusqu'à la rue Fullum, (…) dans ce quartier où l'on voit se succéder des maisons, des manufactures, une église, de sordides garages de tôle, des terrains vagues… »



Louise Desjardins

Rue Fullum (2) :

Pour sa part, l'écrivaine **Louise Desjardins** raconte dans un court texte en prose publié en 1985, *Pour l'amour de Dieu*, comment elle se fait assaillir, un matin d'hiver, au coin des rues Rachel et Fullum par une femme hystérique qui la « supplie d'aimer Dieu »!

Le Plateau-Mont-Royal
Montréal

Maire de l'arrondissement
du Plateau-Mont-Royal
201, avenue Laurier Est, 5e étage
Montréal H2T 3E6
Tél. : 514 872-8023
Courriel :
luc.ferrandez@ville.montreal.qc.ca



Luc Ferrandez

Commission scolaire de Montréal

Ben Valkenburg
Commissaire
Plateau-Mont-Royal

3737, rue Sherbrooke Est
Montréal (Québec) H1X 3B3
Téléphone : 514 596-7790
valkenburg.b@csdm.qc.ca



ASSEMBLÉE NATIONALE
QUÉBEC

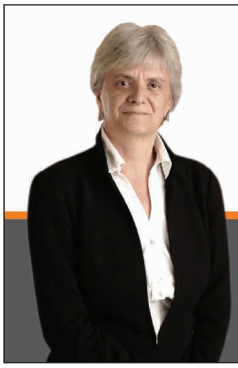
Député de Mercier
Hôtel du Parlement, bureau RC. 124
Québec (Québec) G1A 1A4
Téléphone : 418 644-1430

Adresse de circonscription
1012, avenue du Mont-Royal Est, # 102
Montréal (Québec) H2J 1X6
Téléphone : 514 525-5587

Courriel : akhadir-merc@assnat.qc.ca



AMIR KHADIR



NPD

Hélène Laverdière
DÉPUTÉE DE LAURIER—SAINTE-MARIE

1001, Maisonneuve Est, bureau 507
Montréal, QC H2L 4P9
helene.laverdiere@parl.gc.ca
www.helene-laverdiere.ca
514 522-1339



ASSEMBLÉE NATIONALE
QUÉBEC

Manon Massé
Députée de Sainte-Marie
Saint-Jacques

manon.masse.smsj@assnat.qc.ca
T 514 525 2501 **F** 514 525 5637
533 Ontario Est, Bureau 330
Montréal Qc, H2L 1N8



OR ROY

J. Omer Roy & Fils Ltée
JOAILLIERS — HORLOGERS
depuis 1919
1658 ave. Mont-Royal est.
514-527-2951
www.jomerroy.com



Normand Roy



AVIS À NOS ANNONCEURS

SI VOTRE ENTREPRISE souhaite publier une carte ou un texte publicitaire dans une de nos prochaines éditions, veuillez contacter Myriam Wojcik, chargée de communications, par courriel à : myriamw@videotron.ca

ÉCOUTE ET RÉFÉRENCE

SOUTIEN PERSONNALISÉ

POSSIBILITÉS DE BÉNÉVOLAT

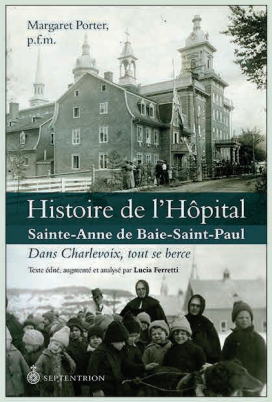
Depuis 1973

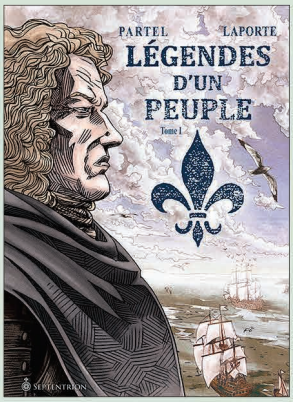
Centre des femmes de Montréal

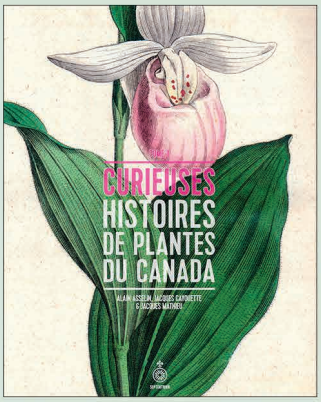
SERVICE D'EMPLOYABILITÉ
514-842-6652

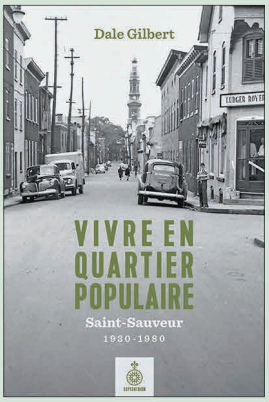
SERVICE DE PREMIÈRE LIGNE
514-842-4780

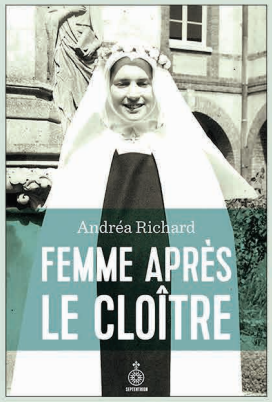
www.centredesfemmesdemtl.org



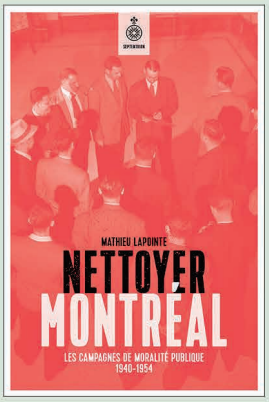


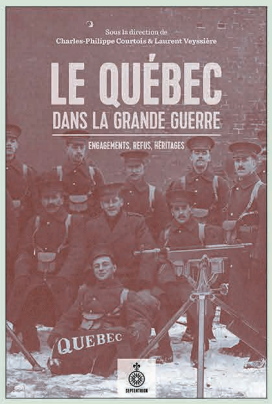






SEPTENTRION





TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

www.septentrion.qc.ca

